

A PROPOS DE *STAND-BY OFFICE* DE RANDA MAROUFI

Dans son dernier film, *Stand-by Office* (2017), la jeune artiste plasticienne Randa Maroufi nous parle, et nous fait parler d'elle ! Fidèle à sa vision d'universalité et à son approche transcendante, où il n'est pas difficile de déceler ses préoccupations, ses interrogations, ses soucis de cheminement dans le domaine nécessairement complexe et difficilement saisissable de la création artistique. Des interrogations à propos d'un objet plus grand, un monde en mutation, une société ou un certain ordre « en déconfiture ». Cela est désormais une constante ; ses préoccupations sont d'ordre social, et donc politique. Disons tout simplement que, d'une certaine façon, elle a hérité d'un « intérêt » pour les questions sociales.

Randa Maroufi, chevauchant son infatigable cheval de bataille, le champ complexe de l'image, fait montre dans *Stand-by Office* d'une plus grande maîtrise des procédés d'encodage, de décodage, de déstructuration et de recomposition, donc de lecture du réel chaotique et de la possibilité de l'exorciser de ses démons, de le débarrasser des monstres qui y ont élu domicile !

Nous pensons que Randa Maroufi est engagée dans une perspective qui considère que le cinéma, comme la littérature, doit avoir une « valeur sociale », qu'il doit servir une cause humaine d'abord (c'est à dire transcendant toute formation historique à un moment donné) et sociale, ensuite. Dans son cas, il n'est même pas nécessaire de se poser la question du sérieux de l'art ; l'art doit être pris très au sérieux, et sa fonction première n'est pas de divertir les foules. L'artiste qui se préoccupe de la chose cinématographique n'est pas quelqu'un qui exerce une profession comme une autre ; il ne peut franchir le portail de cet art que par sa vocation d'éducateur. Il ne doit pas se contenter de créer le spectacle ; il doit « acheminer les esprits vers le théâtre humain ».

Et que voit-on sur la scène de cet immense théâtre ? Des manifestations de la condition humaine. La réalité quotidienne et cruelle des humains courbés sous le joug, celui-ci prenant différents aspects. A partir de cette quotidienneté si banale et grâce aux images qu'elle sait si bien confectionner, notre jeune artiste nous donne à voir et à ressentir des émotions poignantes, terribles, et bruyantes par leur silence même. Elle nous donne à voir notre misérable réalité et à réfléchir sur les sources possibles d'un idéal. Son art n'est pas égoïste ; il est tout simplement humain.

Stand-by Office, comme *Le Park* (2015), comme le projet sur lequel elle travaille actuellement, semble couler de son cœur qui penche tout naturellement pour la défense de causes humaines. Elle n'est ni dans le commerce de « nullités photogéniques », ni dans la superficialité qui accompagne des productions à succès ; elle est dans le dévoilement des dysfonctionnements, des dérèglements, des injustices sociales, elle est dans la genèse de la réflexion par le spectateur.

Elle s'en défend toujours, mais elle est dans la lutte politique par l'art, procédé pédagogique par excellence à travers lequel elle établit des fondements d'un cinéma de documentation militant pour notre époque. Le film, en l'occurrence documentaire, constitue de surcroît une opportunité sans précédent, car il est une écriture compréhensible par tous, donnée immédiatement à la conscience de ceux qui le regardent, et supérieure à la littérature en ce sens qu'elle passe directement par l'image, dont la puissance se passe de démonstration ! Car l'image est ce qui touche de prime abord l'*anima*, notre « âme » ou ce qui nous anime et active les émotions qui vont déverrouiller l'esprit. Ce genre de cinéma « humain » tend grandement vers cette sensibilité provoquée par les représentations projetées.

Par ailleurs, notre idée est qu'il s'agit chez Randa Maroufi de développer une forme d'art social ayant pour mission de révéler au public d'autres formes de beauté que celles instituées ou imposées comme telles, et d'éveiller ainsi l'émotion de chacun devant des expressions nouvelles. Cette démarche, à long terme, contribue avec d'autres ouvertures intellectuelles, à assurer une métamorphose sociale. C'est précisément là la signification d'un art à vocation « pédagogique » : l'artiste y est un éducateur, lato sensu, puisqu'il est capable de modifier les pensées et les regards, de faire générer des idées et donc de transcender ce « mal de voir ». Tout art qui se veut social (comme toute discipline, comme tout enseignement) devient nécessairement révolutionnaire. Ou pour le moins, subversif, remettant l'existant en question, ouvert sur d'autres possibles, par l'artifice de la création d'un nouveau langage, se voulant plus universel car dépassant les frontières d'une culture dominante, se voulant plus puissant car libéré des tyrannies ambiantes !

Dans *Stand-by Office*, sont présents les germes des valeurs distinctives de Randa Maroufi. Je l'ai vue à l'œuvre ; elle est constamment à la recherche d'« autres » niveaux de langage qui soient, non plus surréalistes, mais de meilleurs canaux d'expression des comportements des hommes. J'ai senti chez elle ce besoin insurmontable de l'observation de la quotidienneté des gens pour pouvoir la transformer en « extra-quotidienneté ». Mais, cela n'est possible que si l'on est capable d'aller au plus près de la réalité, de la donner à voir au public, mais surtout de l'ériger en une dimension holistique.

Le film de Randa Maroufi ressemble à l'architecture d'une cathédrale ; tout y est langage se rapportant à l'universel et touchant l'esprit humain par l'entremise de procédés communicables à tous. Par tous, nous entendons cette diversité infinie du monde qui ne peut procéder que de son unité (peut-elle procéder d'autre chose ?), pour en faire la démonstration. Au-delà de préoccupations « partielles » ou « sectorielles », elle adopte des « situations » et en fait les prétextes d'une communication universelle. Au-delà de la nation, de la religion, du territoire, etc. et contre toutes formes de fanatisme ou de chauvinisme. Rien ne peut alors détourner cette démarche de sa fonction émancipatrice. A un moment où il semble que la médiocrité se soit installée comme système, le cinéma peut être dangereux s'il faillit à

sa mission en menaçant notre humanité ! Mais, il peut aussi s'avérer très puissant en usant d'une esthétique inédite et du souci moral de satisfaire des exigences fondamentales de cette même humanité.

Randa Maroufi arrive à nous convaincre que, pour être dans le progrès au sens philosophique et non démagogique, l'artiste ne doit rien exclure ; il doit inclure tous les aspects de la vie humaine, heureux et malheureux. Dans *Stand-by Office*, les images nous renvoient immédiatement à ce qui leur est sous-jacent, préexistant : une histoire faite d'injustice, d'occupations de territoires, de domination, de désolation, de luttes pour la survie... Et dans la sphère des individualités, de trajectoires sociales construites sous la contrainte et l'urgence et loin d'être heureuses ! Dans ce monde qui s'internationalise, sans en avoir vraiment fait le choix, les nationalités se font face, loin de vouloir fraterniser, en se guettant, en se méfiant, sans que ne se manifeste une volonté quelconque pour leur refonte. Triste monde, triste modernité, triste globalisation, tristes humains !

Stand-by Office nous montre des visages à la fois réels et abstraits, à la fois humains et déshumanisés. Des visages nus, mais puissamment communicants. Des portraits exprimant une intériorité en éruption, un message en puissance, une révélation de ce qu'endurent leurs corps et leurs âmes. Des visages qui transpirent l'humanité avant d'être les visages de quelques humains en particulier. Ce faisant, l'œuvre aspire à inventer une nouvelle esthétique. Quant au lieu où se déroule l'action, on comprendra qu'il s'agit d'un immeuble abandonné, accessoire pour le thème de l'extrême précarité économique. Quant à la ville, Amsterdam, loin d'appartenir à un pays sinistré, c'est l'endroit où cette « crise » sociale a choisi ses victimes.

Ce lieu, bien qu'il soit connu géographiquement, est en quelque sorte un entre-monde « inventé » où vont se rencontrer deux univers, deux « niveaux d'humanité ». Et par conséquent, deux mondes qui se créent, qui se juxtaposent du fait des migrations intercontinentales : le monde européen et le monde extra-européen, lieux de lutte pour l'affirmation de l'identité, pour l'appropriation de codes, de symboles, la mondialisation ayant fait de cet espace le creuset incontournable d'une transformation de la pensée et donc un prétexte pour la métamorphose de l'art contemporain. Comme dans le contexte colonial, où les mondes extra-occidentaux étaient devenus des « périphéries » de l'Occident, dans le contexte postcolonial présent, la mondialisation est venue « provincialiser » l'Occident. Ce dernier mouvement, beaucoup plus que le premier, est venu comme par ricochet, contribuer à désorienter le monde et par conséquent la réflexion qui se l'accapare comme objet !

Partant des visages, des corps et des lieux qui se meuvent, se posent les questions, jamais résolues d'ailleurs, relatives aux identités : leur construction, leur affirmation, leur transformation, leur déconstruction. Un véritable cycle. Une sorte d'exercice de boulangerie.

Les sociétés contemporaines, contrairement à leurs idéologies égalitaristes si hautement clamées, sont traversées par des clivages qui produisent des différenciations et des hiérarchisations, obstacles quasi-insurmontables qui semblent avoir créé des esclaves, des sous-humains. Et devant cette réalité moralement répugnante, il est du devoir de l'art de poser une fois de plus la problématique d'une « humanité commune ». Cet axiome est d'une urgence sans précédent ; car il s'agit, non de rêver d'un monde utopique ou imaginaire, mais de reconstruire un monde de justice, où la différenciation ne se fera plus que sur la base de principes de cette même justice.

A partir d'évènements procédant de la simple quotidienneté, *Stand-by Office* nous semble constituer une forme de contestation de cette négation de la justice. Cette œuvre peut servir des fins d'éducation du public et de démocratisation culturelle, elle incarne symboliquement un espoir de conscience pour un monde meilleur, un monde plus humain.

Nabyl Eddahar
Casablanca
Décembre 2017.